

I WALK THE LINE

SILVAIN VANOT

I WALK THE LINE

LE MOT ET LE RESTE
2016

Il y a deux genres de révolutionnaires: ceux qui s'opposent à ce qui est, et ceux qui, ignorant ce qui est, construisent une œuvre qui, sans qu'ils le sachent même, est révolutionnaire.

Emmanuel Bove, *Formes*, mars 1930

The first time I heard Johnny Cash was when he released "I Walk The Line" in 1956. It was unlike anything I'd ever heard. Elvis had had a lot of hits by that point, but "I Walk The Line" was completely different. It didn't sound much like any of the country music that was popular at the time, either. There was a kind of dark energy around John.

La première fois que j'ai entendu Johnny Cash, c'est quand il a sorti « I Walk The Line », en 1956. Je n'avais jamais rien entendu de semblable. Elvis avait déjà eu plein de tubes à l'époque, mais « I Walk The Line » était totalement différent. Ça ne ressemblait pas vraiment, non plus, à la musique country qui marchait à l'époque. Il émanait de John une sorte d'énergie négative.

Kris Kristofferson, *Rolling Stone*, n° 946, avril 15, 2004

LA LETTRE AUX CORINTHIENS ET LE BOOM CHICKA BOOM

Tous les chanteurs, tous les groupes passent leur carrière, parfois leur vie, à courir après le succès. Les plus doués ou les plus chanceux le décrochent une fois et vivent ensuite dans l'ombre d'une réussite exceptionnelle, rémunératrice mais toujours réductrice. Les plus heureux multiplient les tubes dans des genres différents, et empêchent qu'on les range à jamais dans une case d'où on ne les ressortirait que tous les dix ans, avec chaque vaguelette de nostalgie. La palme de la schizophrénie dans la réussite commerciale revient haut la main à Johnny Cash qui en deux chansons, « Folsom Prison Blues » et « I Walk The Line », a su s'inscrire deux fois dans la mémoire collective : en homme de peu et en homme de bien. Il a réussi ce tour de force avec ses deuxième et troisième singles, lui qui allait enregistrer des centaines de chansons et vendre quatre-vingt-dix millions de disques.

« Folsom Prison Blues », c'est une création pure, l'histoire d'un assassin contée à la première personne et l'origine d'un malentendu qui court encore : Johnny Cash n'est jamais allé en prison.

« I Walk The Line », c'est lui, sa vie à vingt-quatre ans, sa conception de l'amour empreinte de morale chrétienne, ses principes... Rien de très folichon, *a priori*, et pourtant...

Une contrebasse slappée¹, une guitare acoustique aux cordes étouffées et une accroche de guitare électrique, puis un bourdonnement à peine fredonné et, enfin, la voix. Le timbre sans âge d'un homme qui croit à ce qu'il chante, de tout son être :

*I keep a close watch on this heart of mine
I keep my eyes wide open all the time
I keep the ends out for the tie that binds
Because you're mine, I walk the line*

Je surveille de près mon cœur
Je garde, tout le temps, les yeux grands ouverts,
Je prends soin du lien qui nous unit
Puisque tu es à moi, je marche droit

Ce dernier vers tient lieu de refrain, ponctuant une chanson raide comme de la bure. Une profession de foi autant qu'une déclaration d'amour. D'un autre siècle. Pas le xx^e, non, le premier plutôt. Cet homme de vingt-quatre ans, parle comme un prophète ou un prédicateur. Comme son modèle: saint Paul, le dernier des apôtres, dont il écrira une biographie romancée, en 1986, *The Man In White*.

(L'amour) supporte tout,
Il fait confiance en tout,
Il espère tout, il endure tout.
L'amour ne passera jamais.

Première Lettre de saint Paul aux Corinthiens 12, 4-8

1. Basse jouée au doigt et non à l'archet. Les doigts percutent la corde, plus qu'ils ne la pincent, puis la laissent résonner, évoquant l'impact d'une baguette sur une peau tendue.

La sécheresse du fondateur de l'Église et la brusquerie du rockabilly naissant. Le mélange est détonnant, parfois imité (Nick Cave, bien sûr !) mais jamais égalé.

Plus d'un demi-siècle après sa création, cette chanson est connue dans le monde entier. Cash l'a promené de concert en concert, l'a enregistrée et réenregistrée, encore et encore. Il en a fait un étendard, un *credo*. Contre ses faiblesses et son côté sombre. L'histoire de cette chanson, c'est aussi la sienne, celle de sa légende soigneusement fabriquée et un long périple à travers la musique country, des années cinquante au tournant du millénaire.

COUNTRY BOY

John. R. Cash est né le 26 février 1932, à Kingsland, en Arkansas. Plus tard, il se prétendra, avec fierté, descendant du premier roi d'Écosse. Mais ses parents, Ray Cash et Carrie Rivers, n'ont pas grand-chose à voir avec les monarchies européennes. Ce sont de petits fermiers ruinés par la Dépression de 1929.

Ray en est souvent réduit à chasser l'écureuil, ou le raton laveur, pour nourrir ses enfants, lorsque le travail fait défaut. Et quel travail : débroussailler pour moins pauvre que lui, poser des rails ! Il lui arrive, comme les vagabonds peints par Woody Guthrie, dans *En route vers la gloire*, de sauter, en clandestin, dans un train pour aller chercher un boulot plus loin. À un détail près : il peut attendre le passage du train chez lui, puisque la voie ferrée passe au fond de son jardin.

Les Raisins de la colère de John Steinbeck et leur adaptation au cinéma par John Ford donnent une parfaite idée de ce que pouvait vivre la famille Cash. Deux parents démunis, des enfants mal torchés (ils en auront sept en tout), entassés dans une bicoque sans vitres aux fenêtres. Plus tard, Cash aimera plaisanter à propos de ces maisons si dépourvues de tout, et à l'architecture si rudimentaire, que leurs occupants les appelaient « maisons à canarder » : si on tirait

devant la porte d'entrée, le projectile traversait la maison de part en part et ressortait par une fenêtre sans rien briser puisqu'il ne rencontrait rien! Steinbeck a choisi de précipiter la famille Joad sur les routes poussiéreuses menant en Californie. Les Cash prennent la route, eux aussi, mais leur destination est plus proche et moins hasardeuse.

Fin 1934, Ray Cash a entendu parler d'un programme fédéral de distribution de terrains cultivables aux fermiers ruinés, un peu plus loin en Arkansas, dans le comté de Dyess. La crise est là depuis cinq ans déjà et la politique de New Deal impulsée par Franklin Delano Roosevelt multiplie ces initiatives sociales pour tenter, si ce n'est de redresser le pays, au moins d'aider les nécessiteux à recouvrer une certaine dignité. Chaque famille retenue pour ce programme reçoit une maison, une grange, une mule, une vache, de l'équipement et surtout vingt acres de terre cultivable. Aucun remboursement n'est exigé avant la première récolte. Le coton est collecté et exploité par une coopérative qui gère aussi les commerces locaux, ce qui fera dire à Johnny Cash, une fois devenu adulte, qu'il a grandi « dans un système socialiste ». Les conservateurs de l'époque parlaient plutôt de communisme et critiquaient féroce­ment l'interventionnisme étatique des Démocrates.

Ray Cash, lui, n'a que des raisons de s'en féliciter. Fils de pasteur baptiste, il est devenu syndicaliste. Il participe pleinement au programme, tout en prenant en main son destin. Il choisit de planter une variété de coton adaptée au terrain et obtient, les premières années, des rendements exceptionnels à l'acre. Par la suite, la terre épuisée par tant

de récoltes, faute d'engrais – trop chers, produit de moins en moins. Ray Cash s'acharne, contrairement à ses collègues qui délaissent peu à peu leurs exploitations. Il parviendra même à acheter la sienne.

Si la famille vit mieux, Ray supporte mal la précarité et la pression qui en découle : il boit pour oublier les inondations qui ravagent tout, les bouches à nourrir, la femme irréprochable dont les silences sont comme des accusations. La femme aimée, sans doute, mais frappée certains soirs de beuverie... On sort de la prohibition à l'époque, en Arkansas comme dans la plupart des états et l'alcool coule à flot malgré les efforts des ligues de tempérance et la surveillance musclée du Ku Klux Klan.

Gamin, Johnny est d'abord porteur d'eau pour ses frères et ses parents, puis dès l'âge de dix ans, il porte les sacs de coton. Cette culture est exigeante, harassante. Sous une chaleur accablante, il faut tailler les plants, sans cesse, à la main, lutter tant bien que mal contre les parasites... Et puis vient la récolte : le dos cassé, les mains en sang... Une fois devenu chanteur, Johnny Cash, dira s'habiller en noir pour marquer sa sympathie avec ceux qui peinent et qui souffrent. Jamais personne ne lui contestera cette légitimité.

Pas beaucoup de douceur, donc, à part le plaisir fugace du goût sucré des jeunes pousses, qui finit toujours par déclencher des douleurs d'estomac. Et puis, il y a Carrie – la mère dévouée et aimante. Contrairement à son mari, elle n'a pas cédé aux sirènes du syndicalisme. Elle prend du New Deal ce qui améliore l'ordinaire de sa famille,

mais elle est avant tout chrétienne. Elle suit à la lettre les préceptes fondamentalistes – les plus rétrogrades qui soient en matière de vie spirituelle. La musique est le seul plaisir qu'elle s'octroie : le soir, quand elle n'est pas terrassée par le labeur de la journée, elle prend son livre de cantiques, sa guitare, et chante. Parfois, les enfants se calment et se posent pour l'écouter. D'autres fois, ils sont déjà couchés et elle chante pour soulager sa peine. Ces soirs-là, les enfants qui n'arrivent pas à dormir tendent l'oreille et ils ne savent pas si elle chante ou si elle pleure. Longtemps encore, au fil des réunions de famille, ils vont évoquer ce chant plaintif, qu'ils n'étaient pas censés entendre et qui les berçait, tout en leur brisant le cœur.

Ce livre de cantiques a été le premier répertoire de Johnny Cash. Pour dire son importance, précisons qu'il donnera la trame d'un de ses tout derniers albums, *My Mother's Hymnbook*. Pendant toute sa carrière, à intervalles réguliers, Cash reviendra au gospel. Des titres comme « I'll Fly Away » (Je m'envolerai), « Just As I Am » (Comme je suis), dans leur rhétorique simple, pétrie de bon sens, influenceront son écriture. Il privilégiera souvent des titres à l'évidence bibliques, même pour ses chansons profanes : « I Walk The Line » (Je marche droit), « Flesh And Blood » (La chair et le sang), « What Is Truth » (Ce qui est vrai).

Gare à qui tentera de se placer entre le gospel et lui, tel Sam Phillips, des disques Sun qui va lui interdire d'en enregistrer et du même coup le précipiter dans les bras de la major Columbia. Comme dit le proverbe américain : *You can take the boy out of the country but you can't take the country out of the boy* (on peut sortir un garçon de sa

campagne mais on ne peut pas extraire la campagne du garçon). Pour Cash, le gospel symbolisera toujours le lien avec son enfance, ses racines et la foi de sa mère.